

Si j'ai tenu à participer à ce mouvement de protestation contre ce qui, dans la réforme du collège, constitue une véritable attaque contre les langues anciennes, c'est pour de nombreuses raisons. En ma qualité de Professeur d'université, spécialiste de la littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle, je fais probablement preuve là d'un réflexe de défense de ma propre discipline. Que l'enseignement des langues anciennes reflue, et bientôt la moitié des textes du « Grand siècle » déjà considérés comme difficiles à aborder deviendront hermétiques à tous les élèves, tant leurs auteurs étaient nourris, au plan culturel comme au plan du maniement de la langue française, de la connaissance des langues et civilisations gréco-latines.

Mais au-delà de cette réaction qui consiste à n'envisager les conséquences d'une telle réforme que pour mon seul domaine d'élection, bien d'autres considérations m'amènent ici.

Je ne comprends pas l'accusation d'élitisme que l'on formule à l'encontre du grec et du latin. Élitistes, en quoi ? Personne n'en interdit l'accès aux enfants issus des classes modestes. Je suis moi-même issue d'un milieu extrêmement humble. Il ne m'a nullement empêchée d'étudier le latin, de me passionner pour tout ce que cette langue, et ces textes que j'étais amenée à connaître par elle, m'apportaient de nouveau ! Plus tard, en classe préparatoire, je me suis mise au grec pour savoir plus de cet univers. Je ne me suis jamais sentie en situation d'infériorité pour cet apprentissage. En revanche, pour les langues vivantes, certains élèves peuvent bénéficier de séjours linguistiques à l'étranger, d'autres pas. C'est autrement discriminant ! Là on peut débusquer l'élitisme ! L'anglais est élitiste ! Pour réussir en latin et en grec, il faut, comme dans l'apprentissage de toute langue à déclinaisons, qui exige notamment une importante réflexion en matière de syntaxe, beaucoup de travail : prétendre que les langues anciennes sont élitistes, c'est affirmer, au fond, que les élèves de classe modeste sont dépourvus de capacités de travail !

J'ajouterais même que, alors qu'on est parfois surpris par le fait que beaucoup d'élèves ne savent pas séparer les mots les uns des autres (le sujet faisant en quelque sorte partie du verbe, par exemple) la pratique des langues anciennes, qui oblige à un permanent repérage du verbe (quelle est l'action ?), de son sujet, du complément d'objet (sur quoi l'action s'exerce-t-elle ?), à une prise en compte hiérarchisée des autres éléments, adverbes, circonstances etc..., oblige la pensée à se clarifier, contraint l'esprit à sortir du brouillard dans lequel on peut parfois demeurer dans sa langue maternelle. Bah, du moment qu'on se fait comprendre, que l'on comprend à peu près... La pratique des langues anciennes fait quitter le domaine de l'à-peu-près pour celui du précis. Le grec donne l'habitude d'être soigneux (les accents, les esprits, la morphologie dans son ensemble, exigent une énorme attention). Autrefois, les élèves qui apprenaient le latin, dès la 6<sup>e</sup>, avaient 2 h de cours de français de moins que les autres. Ce n'était pas si mal vu ! La pratique des langues anciennes, parce qu'elle exerce à mieux comprendre, à mieux s'exprimer, entraîne aussi à mieux penser. Et l'on voudrait priver de cela le plus d'élèves possible ? Notons qu'on les priverait aussi non seulement de **travail**, pour moi notion éminemment positive, mais aussi de **plaisir**, de cette délicieuse certitude, qui envahit soudain l'apprenti-traducteur, qu'il a saisi le sens, que, d'une certaine manière, cette phrase d'abord obscure est devenue sienne !!!

Qu'on ne s'y méprenne pas : si l'on admet l'idée selon laquelle il est temps d'abandonner des langues mortes, donc inutiles, si anciennes, bientôt, on abandonnera aussi l'étude des textes du Moyen Âge, si loin de nous, si proche du latin par sa langue ; puis ce sera le tour du XVI<sup>e</sup> siècle, puisque plus personne ne s'exprime comme Rabelais ni comme Montaigne ; puis celui du XVII<sup>e</sup> siècle, et pourquoi pas celui du Siècle des Lumières ? La logique serait la même. Vivre avec son temps

risque bien de revenir à s'enfermer dans son temps... (au reste, nos collègues viennent de montrer que l'horaire de français est réduit, lui aussi alors qu'on s'attendait après les événements de janvier que son horaire fût au contraire augmenté !).

Il me paraît à cet égard bien curieux qu'un pouvoir qui s'indigne devant les destructions des vestiges du passé au musée de Mossoul puisse mener une réforme elle-même destructrice sans réaliser qu'il se comporte d'une manière aussi scandaleuse, *in fine*. Des « barbares » nous privent brutalement, par de telles dévastations, de témoignages précieux de l'Antiquité ? Mais que deviendront ces témoignages de l'Antiquité s'il ne reste plus personne ni pour les déchiffrer ni pour s'intéresser à eux ? La destruction de la culture peut se faire de manière brutale, elle peut également s'opérer à petit feu. La barbarie des deux procédés me paraît fort voisine !

Je terminerai par une considération plus générale sur la manière dont on considère l'école depuis vingt-cinq ans (quels que soient les ministères, les cabinets restent...). L'élève devrait être placé au centre du système éducatif ! Qu'est-ce à dire ? L'idée s'accompagne d'un corollaire : tout enseignement doit être perçu comme léger, ludique ! Autrement dit, on oublie le savoir ; en fait, ce n'est plus l'élève qui est considéré, mais l'enfant. En quelque sorte l'école devrait désormais se préoccuper du seul bien-être de l'enfant, puis de l'enfant prolongé, alors que l'âge de la majorité a été abaissé ; elle devrait le mater le plus longtemps possible, lui apprendre quelques petites choses, bien sûr, mais surtout ne pas lui demander d'efforts. Il me semble que c'est plutôt le jeune adulte qu'il va devenir qui doit nous préoccuper : on a décidé de choyer l'enfant à l'école au moment même où la vie est devenue particulièrement impitoyable pour les jeunes quand ils sortent du système scolaire. Si l'école ne lui apporte pas le savoir, qui le lui apportera ? Ses parents, peut-être, à condition qu'ils soient instruits, qu'ils aient du temps à lui consacrer ou de l'argent pour faire en sorte que d'autres lui délivrent ce savoir indispensable. Mais si ces parents n'ont ni bagage de savoir ni argent ? Cette formule de « l'élève au centre du système éducatif » le consacre comme éternel enfant ! Quel mépris ! Cette réforme du collège, et particulièrement ce qui concerne les langues anciennes, se situe pour moi dans une continuité aggravante d'une perspective puérocentriste, qui a donné les preuves de sa nocivité (classements PISA), et qui méprise au fond les élèves, particulièrement ceux des classes modestes.

Liliane PICCIOLA,  
Professeur émérite de littérature française du XVII<sup>e</sup> siècle,  
Université Paris Ouest-Nanterre- La Défense.